

Notes de lecture

Hélène Rouch – *Les corps, ces objets encombrants. Contribution à la critique féministe des sciences* (2011). Donnemarie-Dontilly, iXe, 237 p.

Cet ouvrage tristement posthume rassemble un nombre d'articles importants publiés par Hélène Rouch dans le champ de la critique féministe des sciences en France de 1977 à 2007. La réflexion de Rouch dans le champ de la production française reste unique. Avec le recul des années, on s'aperçoit mieux de la profonde originalité de sa contribution par rapport aux débats, anciens et actuels, sur le genre en France. Pour les personnes qui connaissent le champ de la critique féministe anglo-saxonne en biologie, Hélène Rouch fut un peu la Ruth Bleier française, même si elle a malheureusement trop peu eu le temps de développer ce qu'elle s'était donné de penser, n'étant pas elle-même rémunérée dans le champ de la recherche. Ce recueil, remarquablement agencé et préfacé, d'une grande pertinence éditoriale en même temps

que d'une belle ironie quant au choix du titre, témoigne de la cohérence sans faille de ce parcours intellectuel. Rouch s'est attachée, de manière pointue, rigoureuse et systématique, et sans jamais rabattre de sa visée, à un type de questionnement que la critique féministe des sciences en France a largement mis sous le boisseau, que ce soit du côté des sciences sociales ou de celui des sciences de la vie. Questionnement autour de ce que c'est que 'la procréation' au sens biologique. On ne le sait que trop : les différences d'investissement des corps dans la procréation sont érigées par l'épistémè commune comme le rempart fondateur de légitimation du genre, avec les sciences biologiques comme garantes. Rouch a pris à bras-le-corps un thème sur lequel le féminisme matérialiste français a fait silence, pour des raisons certainement diverses à l'origine, mais qui se sont soldées par une prétention à pouvoir régler son compte à la justification biologique commune,

sans avoir pris la peine de mettre les mains dans le cambouis.

Rouch s'est attachée à la procréation, peut-être effectivement parce qu'elle estimait que cela faisait partie de ses compétences et qu'elle a trouvé là une niche que les autres théoriciennes françaises ne se sentaient pas en mesure d'investir à l'époque. Mais il est possible qu'elle ait, d'une part, compris mieux que les autres en quoi le sexe, dans son premier sens biologique, était ce qu'il fallait travailler *en priorité* dans la question de la catégorisation homme/femme, et qu'elle ait, d'autre part, mieux discerné quelle était, dans ce questionnement sur le biologique, la cible clé. Si la procréation représente la justification majeure de la division de genre dans nos sociétés, ce phénomène est, Rouch le montre bien, celui sur lequel il ne peut être fait l'impasse, au risque de ne pouvoir fournir de cadre conceptuel sérieux aux théories ordinaires du déterminisme biologique. Et elle s'est attaquée, dans la procréation, à ce qui en représente peut-être le noyau le plus dur pour la pensée commune : la gestation. La gestation est, de tous les phénomènes biologiques, celui qui constitue le seul argument d'une différence de 'vécu' corporel, celui qui est peut-être le plus complexe à traiter, en tout cas celui qui, sûrement, requiert l'appareillage critique le plus composite. On sait la manière dont la gestation a été investie par le

féminisme essentialiste ou par des chercheuses comme Françoise Héritier, par exemple, qui contribuent à faire de ce phénomène biologique soit la légitimation d'une 'ontologie' féminine, soit l'explication psychosociologique *in fine* de l'oppression. Rouch a traité la gestation d'une manière singulière et subtile, notamment en déplaçant la mise en opposition mâle/femelle qui constitue le socle de la catégorisation de genre à celle du rapport entre embryon et organisme 'maternel'. Rouch montre comment la fécondation et la gestation, indissolublement liées dans le dispositif de justification des concepts homme/femme, sont en réalité, du point de vue de la biologie actuelle, « deux phénomènes totalement différents ». Pour Rouch, la gestation 'échappe', en tant que phénomène biologique, aux représentations qui voient la reproduction sexuée comme un phénomène qui justifierait, à tous les étages, la dualité mâle/femelle. « *La dualité des sexes dans la fécondation ne se poursuit pas dans la gestation* » (p. 122). La gestation, dit Rouch, « *n'est pas une affaire de sexe* » (p. 112) : elle « *détruit la symétrie* » (p. 104) qui est à la base de la complémentarité invoquée dans la fécondation. Même si, à la réflexion, cette argumentation ne fait pas, sans doute, rendre gorge autant qu'elle l'aurait voulu à la justification biologique de la catégorisation

homme/femme, sa posture critique donne, elle, la bonne marche à suivre en matière d'investigation dans les sciences de la vie. L'intention de Rouch est de montrer – contrairement à une certaine doxa actuelle de l'épistémologie féministe sur 'la biologie' – que s'il existe 'une prégnance' des représentations communes dans les travaux des biologistes (ce que tout le travail de l'épistémologie féministe consiste justement à tenter de mettre au jour), l'investigation scientifique est le lieu par excellence où peuvent se déjouer, et où se déjouent souvent les représentations communes dudit 'dualisme'. C'est ce qui fait toute la valeur épistémologique de sa démarche : « *Les chercheurs [dit-elle] sont capables, ou obligés, de dépasser leurs présupposés scientifiques et les inévitables racines idéologiques, conscientes ou non, de ces derniers* » (p. 122).

Dans son travail sur les Nouvelles Techniques de Reproduction (NTR), Rouch, à demi-mot, met aussi en garde les féministes sur la façon dont certains des discours sur une égalité biologique' des sexes' peuvent paradoxalement être au fondement de pratiques inédites d'inégalité. Elle montre notamment que les théorisations des généticiens sur l'égalité des gamètes dans la formation d'un zygote servent à masquer, pour les médecins qui pratiquent les NTR, le fait que les appareils génitaux pourvoyeurs

d'ovocytes ne fonctionnent pas comme ceux pourvoyeurs de spermatozoïdes. La procréation 'à tout prix' des NTR se fait alors au prix de ce que Rouch appelle une « *désexuation des corps* » (p. 99), et au prix (en l'occurrence) d'un effacement de la particularité fonctionnelle des ovaires par rapport aux testicules, qui s'accompagne d'une absence totale de réflexion sur le coût des stimulations ovariennes pour l'organisme qui les subit, vide réflexif qui cautionne en retour l'absolue légitimité sociale du « *désir d'enfant, considéré comme 'naturel'* » (p. 65).

La visée épistémologique de Rouch est claire : si on travaille sur le genre, il faut absolument être au fait de *ce que c'est que le sexe*, de ce que c'est que le réel des corps (en termes extrêmement détaillés de forme, de fonction). Et en s'attelant à la gestation, elle désigne à l'attention des générations suivantes ceci : pour penser l'arbitraire de l'ordre du genre, il faut viser au centre de sa justification par le biologique. Des travaux comme ceux d'Évelyne Peyre, dans les années 1980, se sont aussi attachés à la question du biologique de manière importante. Mais ces travaux sont, si l'on peut dire, restés sur les marges de la justification commune, à la manière de la contribution de l'embryologiste américaine Anne Fausto-Sterling, inconsidérément plébiscitée aujourd'hui par les études du genre. En effet, Fausto-

Sterling ne remet pas fondamentalement en question, quoi qu'elle en dise, la dite 'binarité' du sexe, dans le sens où elle s'attaque à tous les caractères du biologique (de la morphologie), sauf finalement à ceux censés justifier *in fine* les catégories mâle/femelle dans la pensée commune. Rouch, en ce sens, était consciente de la crucialité de son propre travail par rapport aux contributions des autres biologistes féministes. Nier le dualisme des catégories de genre en arguant de la variabilité des caractères morphologiques du sexe ne permet pas, pour Rouch, de remettre en cause le fondement de la conceptualisation mâle/femelle, car « [...] *la nomination du sexe dans sa répartition en deux catégories vise moins à assigner un sexe morphologique qu'une forme de sexualité précise et une place déterminée socialement dans la saga reproductive* » (p. 73). Rouch a été une des seules de sa génération, avec Paola Tabet, à travailler un programme que Monique Wittig avait pourtant défini de façon fulgurante : la catégorisation homme/femme sert à maintenir l'hétérosexualité, et ce, dans le seul but de canaliser toute l'existence des individu-e-s, surtout des dites 'femmes', vers une finalité procréative.

Programme qui a, pour une part, été développé ensuite par

Judith Butler. Mais Butler omet de 'penser la procréation' et aboutit finalement à une négation de la matérialité des corps que Rouch se donne justement pour but de penser *avec* les biologistes : « *Une politique féministe des corps ne peut donc faire l'impasse sur leur matérialité telle qu'elle nous est proposée par les approches scientifiques qui visent à en saisir et définir la réalité* » (p. 108). Ce maître mot de réalité est peut-être ce qui distingue le travail de Rouch des approches qui, au sein des études du genre, relativisent à outrance les approches scientifiques jusqu'à nier que celles-ci puissent produire des énoncés qui soient autre chose qu'un discours de légitimation au profit du dispositif de genre. On peut espérer que cet ouvrage, qui témoigne de l'évolution d'une pensée avec les concepts de son temps, sera une source d'inspiration pour les futures générations de chercheuses et chercheurs en études du genre. On peut espérer qu'il donnera à la fois l'envie du dialogue qui manque à la critique féministe et l'envie d'explorations en territoires de pensée inconnus qui – faut-il s'en étonner ? – ne coexiste guère actuellement avec le goût pour les sciences sociales.

Priscille Touraille

Socio-anthropologue, CNRS/MNHN

Danielle Chabaud-Rychter, Virginie Descoutures, Anne-Marie Devreux et Eleni Varikas (eds) – *Sous les sciences sociales, le genre. Relectures critiques de Max Weber à Bruno Latour*

(2010). Paris, La Découverte, 512 p.

Sous les sciences sociales, le genre – nouveau livre de référence féministe adressé à des chercheuses et chercheurs en sciences sociales – propose des relectures critiques et surtout féministes des œuvres de grands penseurs et chercheurs des sciences sociales en les confrontant à une série de questions : « À partir de quel moment, de quels éléments, de quels objets, la question de la définition et/ou de l'opposition du masculin et du féminin apparaît-elle dans le cheminement intellectuel des auteurs retenus ? À quel moment la question du genre affleure-t-elle et a-t-elle une influence sur l'œuvre, parfois sans être traitée en tant que telle ? Comment, par exemple, est-elle laissée de côté, évitée ou au contraire comment l'auteur s'en empare-t-il, même de façon secondaire ou temporaire ? Et aussi : comment les connaissances aujourd'hui acquises par la sociologie du genre et, par exemple, la lecture des faits et processus sociaux en termes de rapports sociaux de sexe ou d'inégalités de sexe revisitent-elles les grands textes ? Ou encore : en quoi certains auteurs enrichissent-ils la réflexion sur le genre, quand bien même ils ne l'ont pas menée eux-

mêmes en tant que telle ? » (p. 10)

En six parties, une armée de chercheuses et chercheurs féministes évaluent donc les grands textes : La première partie sur les « Structures, structuration, pratiques » interroge Comte, Durkheim, Mauss, Lévi-Strauss, Bourdieu, Godelier et Giddens. Ajoutée à la deuxième section sur « Acteurs, savoirs, régimes d'action » (Parsons, Crozier, Touraine, Boudon, Ginzburg, Boltanski, Latour), il s'agit d'un début assez sinistre et on peut s'étonner de la grande variété de méthodes et de théories qui finissent presque toujours par expliquer la même chose : les femmes devraient rester au foyer (ou alors la question reste totalement ignorée). Ici mais également dans les autres sections, une formulation revient régulièrement qui présente le sexisme des grands hommes comme un effet historique : l'auteur serait un « *homme de son temps* ». Or si une telle perspective sert sûrement parfois aussi de bouclier protecteur pour s'abriter de la violence sexiste criante des œuvres, ne risque-t-elle pas néanmoins d'occulter qu'un tel « *conformisme au temps* » n'existe pas ? Le temps ne fait rien. S'il s'agit de conformisme, il s'agit bien de conformisme avec la raison dominante en se désolidarisant des positions marginales et critiques qui ont toujours existé. Dans la première section, il y a un effet de soulagement lorsqu'on passe

de tous ces Français qui sont de différentes manières misogynes à la lecture de Giddens qui reconnaît enfin l'impact des luttes féministes (même s'il existe aussi des critiques féministes de son travail). Ce qui contribue sûrement au soulagement est le fait qu'il est le seul dans la première section à ne pas fonder ses théories sur une recherche « *ethnologique/anthropologique* » dont la pratique colonialiste et raciste est toujours trop peu interrogée, y compris dans la recherche féministe.

L'impression d'étouffement s'affaiblit un peu au milieu de l'ouvrage lorsque dans les sections « Interactions et production de l'ordre social » (Hughes, Schütz, Strauss, Garfinkel, Goffman, Becker) et « Classes sociales » (Marx, Engels, Naville, Hoggart, Thompson), la possibilité d'une capacité d'agir est enfin interrogée. On y trouve le « *bioterrorisme* » (c'est ainsi que l'appelle Beatriz Preciado dans son livre *Testo Junkie*. Paris, Grasset, 2008) de la fameuse Agnès qui se venge des violences de la production de savoir hétéroriste de Stoller et Garfinkel qui cherchaient à faire d'elle leur cobaye, mais qu'elle va ridiculiser devant toute la communauté scientifique. C'est surtout dans cette section que l'on voit la présence toujours répandue du spectre des « *classes de sexes* », notamment parmi les chercheuses qui travaillent avec la notion de

« *rapport sociaux de sexe* ». La première notion est toujours présentée comme si elle témoignait d'une grande radicalité, elle semble être devenue un symbole sans pour autant qu'une chercheuse féministe en défendrait aujourd'hui l'usage.

Les deux dernières sections, « Progrès, rationalité, dynamiques de l'Occident » (Weber, Elias, Ariès, Habermas) et « Critique de la modernité » (Simmel, Mannheim, Adorno, Arendt, Foucault) s'inscrivent moins dans le projet d'une recherche sur les rapports sociaux de genre ou de sexe, qu'elles s'allient plutôt sur un plan épistémologique avec le projet féministe de critique de la raison et de la modernité qui se construit contre ses 'Autres'. L'avant-dernière section pointe surtout la question de l'État et les différentes stratégies qu'ont les féministes de s'y référer ainsi que la question y étant très liée de la violence qui, dans de nombreux travaux féministes, est pensée comme masculine. Ceci s'avère vrai dans une large partie de l'empirie mais cela occulte la violence féminine. La transgressivité du féminin pour défaire la raison instrumentale est un élément phare de la critique allemande de la modernité et concerne ces deux dernières sections. On pourrait sûrement écrire un livre entier sur l'éloge du féminin chez les penseurs masculins de nombre d'époques et de pays différents, le problème reste tou-

jours le même : ce sont les femmes qui dérangent leurs visions idylliques de la féminité.

La répartition nationale du livre, passant d'une majorité française à un mélange anglo-états-unien et français puis à une dominante allemande dans les dernières deux sections, témoigne des différentes traditions théoriques dont l'effet sur la recherche féministe serait intéressant à évaluer. Cependant, elle témoigne aussi de l'occidentalisme des sciences sociales. Si plusieurs contributions se montrent sensibles à l'égard du caractère intersectionnel de la catégorie du *genre*, force est néanmoins de constater la blanchité totale des grands mâles examinés dans ce projet. Alors que Stuart Hall était censé être inclus (ce qui n'est finalement pas le cas), l'exclusion, par exemple, de W.E.B du Bois, E. Franklin Frazier ou Charles S. Johnson est liée au choix des éditrices de se tenir au canon tel qu'il est enseigné en France. Ainsi la problématique du canon enseigné est mise en relief par ces exclusions-ci pour ne pas mentionner que la seule femme présentée dans l'ouvrage soit Hannah Arendt. Les éditrices invitent explicitement les chercheuses féministes à se servir de l'ouvrage afin de poursuivre leurs études et recherches de manière moins canonique (p. 13).

La critique de la production des connaissances étant un pilier essentiel de la recherche et de la théorie féministes, la démarche

de cet ouvrage peut paraître surprenante. Or, comme déjà dans le projet précédent *Les femmes de Platon à Derrida. Une anthologie critique* (Françoise Collin, Évelyne Pisier, Eleni Varikas, eds. Paris, Plon, 2000), l'inconventionnalité réside dans la posture de s'arroger un jugement sur les grands textes à partir d'une position plus ou moins marginale. Les éditrices empruntent le nom *bandita* d'Iris Young (p. 23) pour nommer cette démarche qui rappelle d'ailleurs la tradition des *lectures queer*, une appropriation non autorisée. Le revers de cette médaille est certes le problème plus général du canon, à savoir le risque de réifier la production de savoir canonique par le choix de ces auteurs-là en dépit des auteurs plus marginaux. Les éditrices témoignent d'une grande lucidité face à ce danger. Elles s'opposent à une politique de la 'table rase' non seulement pour ne pas occulter les rapports qu'elles entretiennent avec la pensée dominante, mais aussi afin de la dépouiller de ce qu'elle peut apporter à une science féministe, de là la *bandita*.

C'est un livre de référence qui voit le jour avec *Sous les sciences sociales, le genre*, il renseignera tous ceux et toutes celles qui déplorent si souvent l'absence de sources afin de développer une perspective de genre dans leurs travaux. Après autant de patience, de tendresse et d'attention pour les 'penseurs normâles', je me réjouis déjà du premier livre des

sciences 'normâles' qui évaluera les apports et bénéfices des études genre et de la recherche féministe pour les sciences sociales.

Cornelia Möser

Philosophe
Chargée de recherche CNRS
CRESPPA-GTM

Delphine Naudier et Maud Simonet (eds) – *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*

(2011). Paris, La Découverte, 251 p.

Faut-il « *des humains sans qualités pour faire une recherche de qualité ?* » (p. 13). Non, répondent sans détour Delphine Naudier et Maud Simonet, à l'initiative de cet ouvrage – *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements* – qui met en question 'l'engagement' des scientifiques. Ce recueil d'articles s'inscrit en cela dans le « *mouvement réflexif* »¹ qui parcourt les sciences humaines et sociales depuis les années 1980, et a massivement gagné la sociologie au tournant des années 2000. Pour autant, ce livre ne constitue pas un simple épigone d'une déjà (trop ?) longue série. Les auteures éludent en effet habilement, dans leur introduction, la question de la neutralité axiologique chère à Max Weber, en postulant d'une part qu'un-e scientifique est toujours engagé-e, et d'autre part que cet engage-

ment a une valeur heuristique. Ainsi, plutôt que de s'embourber dans une réflexion tautologique autour de l'impossible accession au tutélaire point de vue de Sirius de l'humain du fait même de sa qualité d'humain, Delphine Naudier et Maud Simonet nous invitent à une réflexion féconde centrée sur les pratiques, donc sur les méthodes à l'épreuve de l'action, des sociologues en activité. Ce faisant, elles déplacent le questionnement sur le terrain des « *règles sociales* » du champ scientifique qui permettent de garantir la validité des productions des « *travailleurs de la preuve* »².

L'ouvrage se distribue en trois temps successifs, les contributions s'articulant autour de cette idée phare : les sociologues « *travaillent avec, mais aussi sur et grâce* » (p. 6) à leurs engagements.

La première partie s'attelle aux engagements militants et propose, au travers des expériences de quatre chercheur-e-s chevronné-e-s, un retour critique sur des parcours où action militante et action scientifique s'entrecroisent et se rejoignent pour soutenir la cause de minorités opprimées en raison de leur sexe, de leur classe ou de leur origine ethnique. À l'instar de Bernard Pudal, qui, soutenant « *l'idée qu'on participe biographi-*

¹ Hartog François (2005). *Évidence de l'histoire : ce que voient les historiens*. Paris, éd. de l'EHESS, p. 216 (« Cas de figure »).

² Shapin Steven, Shaffer Simon (1993). *Léviathan et la pompe à air*. Paris, La Découverte [1^{re} éd. en langue anglaise, 1985], cité dans Pestre Dominique (2006). *Introduction aux Science Studies*. Paris, La Découverte, p. 65.

quement aux 'opérations historiographiques' auxquelles on associe ses recherches » (p. 26), met en perspective engagement personnel, production intellectuelle sur la socio-histoire du communisme et évolution des rapports sociaux dans l'espace et dans le temps, Alban Bensa, Anne-Marie Devreux et Xavier Dunezat déroulent le fil de leur carrière, articulant de manière précise et circonstanciée engagement politique et recherche scientifique. Alban Bensa revient ainsi sur l'histoire de son engagement personnel en faveur des Kanaks de Nouvelle-Calédonie, montrant comment un objet scientifique se mue en engagement politique (ce dernier enrichissant la production scientifique en retour), du fait du positionnement du chercheur dans le 'vif' d'une situation. Alban Bensa conclut de ce cheminement qu'« il n'est au fond de sciences sociales que critiques » (p. 48) ; opinion largement partagée par Anne-Marie Devreux, qui tout en retraçant son parcours, revendique une recherche qui adopte un point de vue féministe pour faire science. Cet article est ainsi l'occasion, pour elle, de revenir sur son profil de 'chercheuse-syndicaliste', et en particulier sur une enquête menée sur les inégalités entre les sexes au CNRS. De ces expériences, elle retient notamment ce constat, qui en dit long sur les embûches qui jalonnent la vie professionnelle des chercheuses, et qui peut

se résumer en cette formule : plus on est suspect, plus on doit « faire ses preuves » (p. 74). Xavier Dunezat enfin, revenant sur ses recherches sur les mobilisations de 'sans', fait état de frontières parfois poreuses si bien qu'il ne sait plus s'il s'agit de parler « d'observation participante » ou de « participation observante ». Cette première partie met donc à mal l'idée reçue, et bien ancrée, selon laquelle un-e sociologue serait partial du fait de son engagement politique, engagement que l'on situe (étonnamment ? Nous posons la question...) en général 'à gauche'.

La seconde partie dévoile des problématiques auxquelles se heurtent six sociologues engagé-e-s par leur objet même. Il s'agit pour Jean Baubérot, Cécile Guillaume et Sophie Pochic de montrer comment exigence scientifique et demande sociale, laquelle s'exprime via une institution commanditaire d'une enquête, peuvent cohabiter. Jean Baubérot conte son expérience au sein de la commission Stasi et souligne « l'aspect ambivalent d'une situation où l'on est acteur et sociologue » (p. 116). Cécile Guillaume et Sophie Pochic mettent, quant à elles, en avant tout le bénéfice que l'on peut tirer de « l'engagement par » qui permet d'approcher des contextes et des populations d'ordinaire plus difficiles d'accès pour les chercheur-e-s (en l'occurrence il s'agit d'une commande concer-

nant les inégalités homme-femme dans une grande entreprise). C'est le choix même de l'objet de recherche qui est ensuite interrogé par Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, puis Stéphane Beaud. Pour les premiers, dont les travaux portent sur les classes supérieures de la société, l'enjeu est de se départir du soupçon de « *collusion avec l'ennemi* » (cet énoncé nous revient) que ferait peser sur eux, plus ou moins explicitement, une communauté scientifique davantage portée à étudier les dominés que les dominants. Aussi : « *Travailler sur la grande bourgeoisie est donc déjà un engagement, une manière de récuser une exceptionnalité qui la tient à l'abri de l'investigation* » (p. 140). Stéphane Beaud clôt ce second temps de l'ouvrage et se risque à un essai – réussi – d'auto-socio-analyse, en interrogeant le choix de la profession de sociologue, et surtout le choix de son objet, les classes populaires, dont il n'est pas issu. Il assure, en un certain sens, la transition vers la troisième partie.

Ce dernier ensemble représente certainement le pan le plus risqué de l'ouvrage car guetté par deux écueils : celui du narcissisme, bien identifié par Delphine Naudier et Maud Simonet (p. 12) et heureusement contrôlé ; mais aussi celui que cet ouvrage prétend justement dénoncer : « *le double 'je'* » (p. 167) du sociologue pouvant prêter le flanc à

toutes les critiques subjectivistes. Le sociologue serait ainsi partial car il partagerait les attributs de son objet d'étude. Prenant ce point de vue à revers, les quatre contributions qui composent cette partie détaillent les vertus heuristiques du sensible et se prononcent en faveur d'un produit scientifique qui cesse de faire l'impasse sur ses véritables conditions de production. Daniel Bizeul s'érige ainsi en pourfendeur des partisans des versions écrites finales édulcorées qui faussent la perception de la réalité du travail scientifique paradoxalement afin d'« *écarter le soupçon de partialité et de fausseté* » (p. 184). Humain, jamais trop humain, pourrait-on dire, tant se trouvent distillés dans ce dernier volet des vocables relevant d'un champ lexical d'ordinaire peu présent (voire absent ?) de la littérature scientifique. Il est ici question d'« *imagination* » (p. 174), de « *passion* » (p. 186), de « *corps* » (p. 214) et de « *chair* » (p. 201). Il s'agit pour les auteur-e-s de se laisser saisir par l'objet en même temps que de tenter de s'en saisir. Patricia Bouhnik, s'appuyant sur son expérience avec les toxicomanes, se prononce en faveur d'une co-construction de la relation de confiance (p. 195). Loïc Wacquant, plus radical, prône une immersion (telle celle qu'il a pratiquée dans une salle de gym à Chicago jusqu'à devenir boxeur lui-même) : « *Devenez indigènes, mais revenez en sociologues !* »

(p. 215) nous lance-t-il... Emmanuel Sorignet en dernier lieu, présente un profil singulier du fait de sa « *double appartenance professionnelle* » (p. 222), la pratique du sociologue informant celle du danseur et vice-versa.

Si nous devons retenir un seul mérite à cet ouvrage – en réalité il y en a bien d'autres – ce serait sans doute ce regard résolument positif qui est porté sur l'intime et le sensible, sur les émotions et l'imaginaire tenus pour des ressources créatives de richesses pour nos travaux, bien plutôt que pour des limites à la scientificité de nos productions. Si l'homme pense avec ses yeux³, il pense aussi avec son cœur, semblent ainsi nous suggérer Delphine Naudier et Maud Simonet. Cela étant, l'ouvrage laisse un certain nombre de questions en suspend, à commencer par une interrogation qui porterait précisément sur cette réflexivité à bien des égards 'contrainte'. En effet, de même que les féministes sont parvenues à mettre en évidence la « *non neutralité de l'injonction à la neutralité scientifique* » (p. 9), de même peut-on formuler l'hypothèse d'une non-neutralité de l'injonction tacite et rampante à la réflexivité scientifique. Nul

³ Lenclud Gérard (1995). « Quand voir, c'est reconnaître ». *Enquête*, Les terrains de l'enquête [En ligne], mis en ligne le 1^{er} février 2007 : <http://enquete.revues.org/document266.html>. Consulté le 16 septembre 2009.

doute en effet que les sciences humaines et sociales traversent une crise de légitimité que traduit une production pléthorique reformulant à l'envie depuis trente ans la question du « *à quoi servent nos disciplines ?* » ! Gageons que les politiques néolibérales et leurs lubies 'évaluationnistes' y seraient pour quelque chose... Et partageons nos connaissances et notre expertise, mais aussi nos ressentis, nos inquiétudes et nos espérances, dans une large « *réflexion collective* » (p. 21). Peut-être convient-il aujourd'hui plus que jamais de donner « *du sens* » (p. 147) à nos pratiques professionnelles, en s'engageant en/pour/par (les) sciences humaines et sociales sans réserves !

Isabelle Mayaud

Doctorante en histoire
CRIA-EHESS et LABTOP
Université Paris 8

Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (eds) – *Histoire de la virilité*

(2011). Paris, Seuil, 3 tomes. T. 1, 588 p. ; t. 2, 504 p. ; t. 3, 574 p.

Tome 1 : Georges Vigarello (ed) – *L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*

Ce volume est le premier d'une trilogie sur l'histoire de la virilité. Il explore la thématique de l'invention du concept de virilité de l'Antiquité aux Lumières. Cette vaste période rend difficile la synthèse. Néanmoins le volume répond à un projet ambitieux en

montrant un développement à la fois chronologique et thématique et chaque époque est traitée par un-e auteur-e différent-e. Le premier chapitre, portant sur l'âge classique, étudie le concept de virilité chez les Grecs et les Romains. Les auteur-e-s reconstruisent, à travers l'examen de textes, le modèle dominant de la masculinité. Ils décrivent comment la société structure le concept de *andreia* (chez les Grecs) et de *virilitas* (chez les Romains), c'est-à-dire ce qui est propre au masculin. L'analyse concernant les Romains est très riche quant à la multitude de sources explorées, y compris celles de la poésie, permettant de comprendre les ambiguïtés de la conduite virile à l'âge classique, non seulement dans l'espace public, mais aussi dans la sphère privée de la vie sexuelle et familiale.

La deuxième époque définie par le livre témoigne des changements durant les migrations germaniques et s'étend jusqu'à la fin du Moyen Âge. La virilité au Moyen Âge devient complexe et contradictoire : elle se réalise souvent entre hommes et femmes, mais pas toujours de la même manière, car elle est parfois le résultat de la violence et parfois elle advient dans l'acte amoureux. De la même façon, tavernes et champs de bataille sont des lieux où des formes de virilité différentes se produisent, la figure de forgeron dans le premier cas, l'héroïsme dans le second.

À partir des chapitres sur le XVI^e siècle, l'ouvrage abandonne la chronologie au profit de développements thématiques rendant compte de la variété que recouvre la notion de virilité dans le monde moderne.

Les changements politiques et sociaux déterminent une mutation de l'idée de virilité, à l'époque où Baldassare Castiglione décrit le parfait *courtisan*, figure qui mêle l'astuce et la délicatesse, sans pour autant oublier les éléments 'traditionnels' de la virilité, comme la force physique et le courage. Dans cette partie de l'ouvrage, les auteur-e-s tentent de reconstruire les images de la virilité en s'appuyant aussi sur des sources qui la dessinent 'en négatif'. C'est le cas de l'étude des personnages paradoxaux de Rabelais qui illustrent de façon exacerbée ou inversée les signes distinctifs de la masculinité.

Également, la figure du clerc catholique du XVI^e siècle s'oppose à celle du pasteur protestant : efféminée du fait de l'obligation de chasteté et de son apparence glabre, elle peut néanmoins retrouver une nouvelle forme de virilité lorsque le clerc est présenté comme un *soldat* de Dieu.

Parmi les différents aspects de la virilité observés, une réflexion sur les signes inscrits dans le corps, notamment à travers l'analyse des traités médicaux des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, se révèle particulièrement intéressante. Mais, comme le souligne Rafael

Mandressi, la virilité « *ne constitue pas un objet défini et rendu visible en tant que tel par la pensée médicale moderne* » (p. 233). En s'appuyant sur plusieurs traités médicaux, cet auteur met au jour les différentes visions d'une virilité, appuyée sur l'idée de 'tempérament', lié à la température et donc à la chaleur humaine. Cette dernière est un élément pivot de la virilité, car, à l'âge viril, elle trouve son équilibre dans le corps et permet le développement des caractéristiques extérieures de la masculinité : la puissance sexuelle et la conformité du système génital mâle, mais aussi la pilosité, signe irréfutable du corps viril. Pourtant Mandressi montre, grâce à une comparaison de textes médicaux, que la prise en compte de cas 'exceptionnels' (par exemple le manque apparent de testicules) ne permet pas de conclure à un manque de virilité, tout au plus à une irrégularité dans son expression. Selon l'auteur, la virilité se présente comme une trajectoire et un seuil, c'est-à-dire comme la réalisation d'un développement déjà inscrit dans le corps masculin, mais qui doit se réaliser dans les signes extérieurs, qui représentent un ensemble de caractéristiques physiques (puissance physique, présence de la barbe, gravité de la voix, etc.) et moraux (courage, modération). On peut donc conclure que : « *on naît homme, et on le devient. Par la chaleur, qui est responsable,*

dans la nature, de faire la différence » (p. 254).

Si dans ce chapitre signé de Mandressi, on trouve une exploration de ce qui semble être fixé par la nature, c'est-à-dire le corps et les signes corporels de la masculinité, le chapitre intitulé « *Équivocité des genres et expérience théâtrale* » montre les aspects les plus construits et performés de la virilité. Grâce à l'analyse d'un corpus varié d'œuvres théâtrales (la pastorale, la comédie, la comédie mythologique, la tragédie), Christian Biet explore la façon dont la virilité est fondée en opposition à la féminité : comment les deux éléments sont utilisés en agrégeant et opposant des caractéristiques presque toujours positives pour l'un, et négatives pour l'autre. L'auteur montre que, dans les œuvres théâtrales, les personnages féminins peuvent souvent avoir recours à des caractéristiques viriles comme la force, le courage, la détermination, tandis qu'on y trouve aussi des personnages masculins 'féminisés', des hommes qui ont perdu tout ou partie de leur force ou de leur courage. La virilité est décrite comme un agent « *double* » et « *plastique* » qui « *ne cesse [...] de transiter d'un sexe à l'autre dans la mesure où elle s'origine dans un genre* ». Biet se demande si on ne doit pas alors penser la virilité comme « *une construction, une image dynamique qui ne se réfère pas nécessairement au fait*

que celui qui l'exerce soit homme ou femme [...] et qui se place souvent à côté de la différenciation homme/femme pour créer un autre monde » (p. 337). Dans le théâtre du XVI^e et du XVII^e siècle, la virilité est ainsi décrite comme une caractéristique flexible entrant dans la construction de la notion d'identité.

Si ces auteur-e-s mettent en avant la plasticité de la virilité en soulignant que les femmes elles-mêmes peuvent 'bénéficier' de sa valeur positive, d'autres auteur-e-s explorent ses effets dans la vie quotidienne. Arlette Farge, par exemple, dans le chapitre sur les « virilités populaires », s'attache à l'articulation du concept de virilité et de la classe sociale. L'historienne, qui focalise son analyse sur la période des Lumières, montre que les cas de violence envers les femmes sont nombreux, à travers l'étude des archives judiciaires : force et puissance sexuelle s'expriment souvent en agression et viol contre les femmes et ce, surtout dans les classes les moins aisées. Perdant son caractère positif, la virilité devient alors un élément d'oppression.

Un des aspects les plus intéressants de cette approche réside dans l'intersection du genre, considéré à partir du masculin, avec la classe sociale. Elle permet ainsi d'observer la transformation du concept de virilité non seulement dans le temps, mais aussi selon les conditions sociales.

Le livre innove par son étude diachronique du concept de virilité, et cette analyse historique va enrichir l'ensemble des travaux sur la masculinité que les sciences sociales ont développé d'un point de vue synchronique. On peut néanmoins regretter que certains auteurs manifestent une moindre attention aux réflexions menées dans le champ des études de genre. C'est le cas de Jean-Paul Thuillier dans son article sur les « virilités romaines », qui affirme que le terme 'homme' « désigne désormais aussi bien le mâle que le membre du genre humain » (p. 67), une affirmation qui ne prend pas en compte les travaux de la linguistique de genre qui ont proposé d'autres solutions que l'usage acritique du terme générique 'homme'. D'autres chapitres dénotent un usage peu précis des études de genre, comme c'est le cas, par exemple, de celui de Lawrence Kritzman (dans le chapitre consacré à la « masculinité paradoxale »), qui attribue à Judith Butler la distinction entre 'sexe' et 'genre' (p. 202), alors qu'au contraire, la philosophe américaine a effectué, dans ses ouvrages, une déconstruction des deux concepts.

Ce premier volume est riche et composite dans l'effort de présenter un panorama du concept de virilité et de ses transformations au cours des siècles. Les différentes contributions mobilisent des sources variées, qu'elles soient historiques, littéraires ou

iconographiques. Chaque chapitre est centré sur l'analyse d'un aspect de la notion de virilité en soulignant la complexité. On peut cependant regretter que les liens entre les différentes parties ne soient pas toujours bien établis, ce qui rend parfois difficile d'appréhender les mutations du concept à travers les siècles.

Cinzia Greco

Doctorante en Santé, populations et politiques sociales
EHESS-CERMES3

Tome 2 : **Alain Corbin (ed) – *Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle***

Le second opus du triptyque consacré à la question de la virilité s'attarde sur le XIX^e siècle, période charnière et cruciale pour la compréhension du devenir et de la prégnance des représentations qui structureront jusqu'à nos jours l'ensemble des relations sociales. Si le plus souvent la virilité est restreinte à une conflictualité entre masculinité et féminité, la somme des articles qui composent cet ouvrage nous permet d'en saisir le caractère mouvant qui ne peut être réduit uniquement à un antagonisme entre des individus sur la base de considérations anatomo-politiques. Alain Corbin conçoit la virilité comme une des sources majeures à laquelle la société puise ses valeurs. Il est donc fondamental d'opérer une différenciation entre la masculinité, ensemble de dispositions (supposément) naturelles et de rôles (prétendument) déter-

minés par le sexe masculin, et la virilité qui « *s'identifie à la grandeur [...], à la supériorité, à l'honneur, à la force – en tant que vertu –, à la maîtrise de soi, au sens du sacrifice, au savoir-mourir pour ses valeurs* » (p. 9). On comprend dès lors que la virilité a plus affaire à un devenir et à un élargissement des possibles qu'à une identité pré-établie : elle est avant tout dignité en acte. Prétendre à cette élévation sous-entend faire preuve de capacités actives et d'abnégation devant l'adversité qui nécessite, de fait, le rejet de tout sentimentalisme. La conception largement répandue au XIX^e siècle, voire au-delà, de l'impossibilité pour les femmes de se soustraire à leur condition 'inférieure' – marquée du sceau de l'émotivité – les condamne ainsi à un rôle subsidiaire et de muse qui inspire l'élan et la convoitise.

Le sabre et le fourreau

En dépit du fait que le statut des femmes a évolué – ce qui ne veut pas dire non plus qu'un bouleversement des mœurs a eu lieu –, la naturalisation des rôles sexués ne fera que s'accroître et, avec elle, on assistera au renforcement des valeurs patriarcales. Cette consolidation va amener à l'édification de la sphère privée comme sacro-sainte et avec elle la promotion du chef de famille comme tuteur omnipotent. François Guillet rappelle à ce sujet qu'il ne s'agit pas uniquement de valeurs et de représen-

tations abstraites. Le code pénal acquitte, si meurtre il y a, le mari 'outragé' qui aura provoqué en duel l'amant. Ainsi, la loi réhabilite l'honneur bafoué et « permet au chef de famille de recouvrer sa virilité avec sa fonction protectrice » (p. 93). Le duel, on le voit, permet de défendre ce sans quoi l'homme perd toute prestance virile : son honneur. À ne pas confondre avec l'honneur dont les femmes sont tenues de faire preuve, à savoir la chasteté, capital sur lequel les hommes doivent veiller et, le cas échéant, défier en duel celui qui lèse par l'intention ou par l'acte celles dont ils ont la charge (mère, sœur ou femme). Au-delà de la sphère familiale, la virilité est affaire aussi de symboles et de façon d'être. Le fait, par exemple, d'arborer une certaine pilosité (moustache et barbe) permettait de ne pas être confondu avec une femme qui symbolisait la domesticité par excellence et, par conséquent, la soumission.

C'est ce refus de la docilité, caractéristique réputée éminemment féminine, qui va organiser les rapports sociaux. Se conformer à l'idéal viril renvoie, comme le montre André Rauch, « à la nécessité de 'se montrer' viril, en un mot : l'obligation d'être un homme et de le prouver » (p. 256). C'est donc se tenir prêt en tout instant à répondre à l'injonction de paraître tel que l'homme doit être en toute circonstance et satisfaire, ainsi, au

code de la virilité. Le militaire, plus que tout autre, symbolisera le diapason de ce paraître dont les effets ne sont pas uniquement performances factices. En effet, en se sacrifiant, ou en se tenant prêt à l'être, il démontre une virilité active qui servira de modèle à l'ensemble de la société, notamment quand la rhétorique de la dégénérescence occupera les esprits les plus savants après la défaite face à la Prusse en 1870. Qui plus est, cette virilité toute guerrière trouvera un écho favorable dans les colonies où la figure du Maréchal Bugeaud⁴ servira d'image d'Épinal. La virilité soldatesque combinera sous cet amalgame le militaire va-t-en-guerre et le soldat laboureur aux avant-postes de la colonisation.

Virilité altérée

L'expansion coloniale sera, selon Christelle Taraud, tout au long du XIX^e siècle et jusqu'à la Grande Guerre, le moment où vont s'élaborer des « catégories qui organisent et façonnent en miroir les rapports entre les Européens et les autres perçus collectivement, dans une altérité d'autant plus radicale qu'elle est un enjeu essentiel, on s'en doute, des conflits de conquête et des politiques de 'mise en valeur' qui leur succèdent » (p. 331). L'accent est mis ici sur le caractère à la fois

⁴ Considéré comme 'conquérant' et 'pacificateur' de l'Algérie, il est fait Maréchal de France grâce à ses exploits face à l'émir Abdelkader.

viril de la conquête en tant que praxis et discours. En métropole, l'indigène est considéré, tout comme les femmes, les classes dangereuses, les déviants sexuels, etc., comme contre-type qui permettait de contrecarrer la dégénérescence de la 'race' européenne (et plus particulièrement de la nation française). La construction, notamment par les médecins, d'un corps 'indigène' dévirilisé, bestial et dégénéré (et en contrepartie d'un corps 'indigène' féminin lascif et hyper sexualisé, mais tout aussi bestial) permettait, sans qu'il soit nécessaire de s'exposer soi-même, la fabrication d'une virilité saine et policée, apanage des Européens. De même que les femmes, les colonisé-e-s sont relégué-e-s dans le monde de la domesticité. Domestication, non plus dans la sphère privée, mais de l'ensemble de la société indigène. La dévirilisation, affirme encore Christelle Taraud, « *peut être considérée comme une véritable tactique de domination qui inscrit, dans les chairs et souvent par la violence, le nouveau registre d'hégémonie qui est instauré* » (p. 346).

Néanmoins, et même si le XIX^e siècle semble être le siècle où les valeurs de la virilité se sont le plus renforcées, on peut signaler, à la suite d'Alain Corbin, que c'est aussi la période durant laquelle émergent les germes de la contestation. Cette remise en cause en pointillé peut être relevée dans les discours des méde-

cins qui s'inquiétaient de l'inversion de l'instinct sexuel comme atteinte à la normalité prescrite ; mais aussi dans l'émergence de revendications que l'on peut qualifier de féministes et qui lorgnaient du côté des lieux de pouvoir. La nouvelle possibilité, par exemple, de lire les ouvrages médicaux et la prolifération d'une littérature érotique soumettaient les hommes « *à de nouvelles sommations, donc à de nouvelles formes d'anxiété* » (p. 366). Ajoutons à cela le fait non négligeable, signalé par Régis Revenin, que les différents discours (médicaux notamment) sur l'efféminement « *homosexuel* » (*sic*) et leur diffusion par la littérature et la presse ont contribué, d'un côté, à la fixation des identités sexuelles (bicatégorisation sexuelle) et, de l'autre, à la prise de conscience des homosexuels de leur existence en tant que groupe social (p. 382). Dès lors, ne peut-on pas avancer le même mode de compréhension, en ce qui concerne notamment le processus de racialisation (*i.e* des colonisé-e-s) et d'altérisation (*i.e* des ouvriers/ouvrières et 'classes dangereuses') dont le XIX^e siècle a été le terreau ?

Qu'on me permette en conclusion une remarque qui n'enlève en rien l'intérêt majeur de cet ouvrage. La référence au discours médical laisse penser que la médecine (hygiéniste notamment) a joué un rôle primordial dans le processus de normalisation. Or, si

on fait l'hypothèse que ces discours et pratiques participaient de ce que Foucault a désigné comme étant le bio-pouvoir, on reprendra ici les conclusions de l'enquête de Lion Murard et Patrick Zylberman⁵ – du moins pour ce qui concerne la III^e République –, qui affirment que le pouvoir en question, à défaut de traces tangibles, doit être fortement nuancé. Ne faut-il pas reconsidérer ces discours sous un nouvel angle et les repenser comme relevant davantage d'injonctions prescriptives que de projet politique porté par l'État-nation ?

Malek Bouyahia

Doctorant en science politique
Université Paris 8
CRESPPA-GTM

Tome 3 : **Jean-Jacques Courtine (ed) – La virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle**

D'où vient ce sentiment d'un *trop* qui rend la lecture de ce troisième opus un brin fastidieuse ? Sans doute de l'ambiguïté du projet. Sous la belle jaquette cartonnée avec Clint Eastwood en *dirty Harry*, plus de 500 pages de textes et de photographies poursuivent une vocation grand public dont l'érudition fascinante n'échappe pas à l'effet catalogue : virilité sportive, virilité criminelle, virilité fasciste, virilité ouvrière, virilité homosexuelle, virilité coloniale... Certains chapitres

adoptent un style didactique (« La virilité face à la médecine », Anne Carol) ; d'autres se caractérisent par une virtuosité encyclopédiste, comme celui consacré aux « mutations homosexuelles » par Florence Tamagne. L'auteure empile avec brio époques, styles, vocabulaires savant et populaire, références culturelles. Quiconque aurait besoin d'un déniage rapide sur le sujet y trouvera son compte. Mais au-delà ? Cette critique peut être adressée à l'ensemble du recueil, certains textes (Courtine) flirtent avec le masculinisme, tandis que d'autres s'inscrivent dans une généalogie *queer* (Tamagne) ou construisent les masculinités dans des tensions sociales et coloniales (Virgili, Taraud). Bref, il n'y a pas d'unité théorique entre les différentes contributions. Ceci témoigne d'une ouverture d'esprit très appréciable mais on peut regretter que tout soit mis sur le même pied, sans que les différences théoriques soient discutées, ce dont il résulte un effet d'empilage et d'hétérogénéité. D'où le sentiment d'un *trop*, trop de corps, trop de muscles, trop de testostérones, trop de fantasmes et de représentations, et un sentiment frustrant d'un défaut global d'analyse.

Cela en devient franchement agaçant quand les textes tournent le dos aux apports du féminisme. « *Il n'a fallu que quelques lignes à Françoise Héritier pour faire l'hypothèse, à propos de la domination masculine, d'un 'modèle*

⁵ Murard Lion, Zylberman Patrick (1996). *L'hygiène dans la République : la santé publique en France, ou l'utopie contrariée : 1870-1918*. Paris, Fayard.

archaïque dominant » prétend Claudine Haroche au début du premier article. Réduire à 'quelques lignes' une théorie générale aussi ambitieuse, c'est faire preuve d'une grande légèreté. Mais il est clair qu'Héritier, mutilée, est utilisée ici comme figure tutélaire féministe, la seule qui soit citée dans l'article. La virilité est située par Haroche du côté « *des états mentaux disparus* », comme « *l'élément central de la mémoire de la domination masculine* ». On croit rêver quand les exemples qui suivent sont totalement actuels et d'ailleurs très bien choisis. Tous témoignent que l'oppression des femmes n'en finit pas de se reproduire et que la virilité est loin d'être un reliquat du passé. Mais il est manifestement de mauvais ton de ne pas signaler un progrès dans le rapport entre les sexes, aussi la domination serait-elle devenue « *insidieuse* » « *entre les exigences séculaires de la tradition virile [sic] et les principes égalitaires des sociétés démocratiques d'aujourd'hui* ». L'axiome bourdieusien d'une virilité comme « *privilège* » et comme « *piège* » vient refermer l'asymétrie : les femmes souffrent, mais les hommes aussi, qui plus est d'un même mot/maux : la virilité.

Le chapitre de Christopher E. Forth, « Masculinités et virilités dans le monde anglophone » propose, en revanche, une approche théorique très clarifiante du champ des masculinités, mais on

l'aura compris hors hexagone. Il est aussi le seul à prendre en compte la critique des féministes « *face à l'explosion des intérêts pour le genre* », rappelant que « *beaucoup d'entre elles y voient une destruction du socle sur lequel se dresse le féminisme politique. [...] l'étude des masculinités menace d'émousser le tranchant politique du féminisme en 'sous-estimant le pouvoir des hommes sur les femmes'* ». Ce thème, crucial, n'aurait-il pas mérité une discussion approfondie ?

Masculinités ou virilités ? La virilité est définie avant tout comme la puissance masculine, envisagée aussi bien dans ses aspects destructeurs (violence contre les femmes ou les hommes minoritaires) que dans ses « *valeurs* » culturelles ou civilisatrices (la figure de l'aventurier, de Lawrence à Monfreid, par exemple) ou ses meurtrissures (Bogart, Eastwood). Inceivable virilité ! Elle semble vraiment faire feu de tout bois ! Le corps fasciste avec sa musculation et son harmonie grecque n'a rien à voir avec celui du mauvais garçon balaféré et tatoué (*Scarface*) et ses vêtements trop voyants, non plus qu'avec le corps ascétique de l'aventurier, il se distingue aussi des corps bodybuildés en excès de l'hypermodernité dont la musculature ni guerrière ni ouvrière se déploie pour elle-même. Toutes ces manifestations de la puissance masculine convergent vers le mépris des femmes et du

féminin. Certain-e-s auteur-e-s le savent et le disent, d'autres fonctionnent dans un univers où la domination est affirmée tièdement et non théorisée. Les femmes aiment les hommes ténébreux qui les méprisent, est-il affirmé à différentes occasions, mais ce poncif n'est guère interrogé. Il aurait pourtant été intéressant de se demander quelle contribution la libido féminine (telle qu'elle est socialement orientée) apporte au culte du « *balafre* » ou du « *Mâle qu'il me faut* » selon la chanson de Fréhel.

« Armées et guerres : une brèche au cœur du modèle viril ? » Le chapitre de Stéphane Audouin-Rouzeau interroge la sexualité du guerrier, chasteté idéalisée (chez Schoendoerffer), généralisation des pratiques du viol, banalisation de la pornographie. Mais le plus intéressant reste l'analyse de la féminisation des armées. « *Sur vingt-trois millions de personnes servant dans les armées régulières du monde entier, 97 % sont des hommes* », et ils sont 99,9 % dans les « *troupes désignées pour le combat dans les armées actuelles* ». Au XXI^e siècle, faire couler le sang reste une prérogative masculine, ce qui interroge aussi la mise en scène de femmes dans les photos d'Abou Ghraïb. Devaient-elles en faire *plus* ?

Le chapitre « Virilités criminelles ? » de Dominique Kalifa offre le plaisir de retrouver des mots perdus comme 'bénard'

pour pantalon et d'en connaître l'origine (le nom du propriétaire d'un magasin rue Mouffetard) ou de se souvenir que les mauvais garçons français des années 1930 n'étaient pas moins tatoués que ceux d'Amérique latine au début du XXI^e siècle. Il pose cependant problème sur le plan méthodologique car il met sur le même niveau récits autobiographiques, articles de presse, œuvres de fiction (films, romans...), et reste souvent imprécis quant aux époques évoquées. Le point d'interrogation du titre renvoie au fait que, selon l'auteur, le virilisme des voyous n'est pas « *criminel* » au sens où il n'est que « *l'exacerbation des pratiques populaires traditionnelles* ». Belle occasion de perdre pour redéfinir le « *criminel* ». Le banditisme est décrit comme une pratique concernant uniquement les classes populaires, ce qui est discutable. L'auteur conclut en remarquant que « *la fascination 'culturelle' que le spectacle de ces pratiques [des mauvais garçons] continue d'exercer sur les autres groupes sociaux pose en revanche des questions plus troublantes [que leur réitération par les secteurs précarisés]* ». Il est vraiment dommage que cette ultime question n'ait pas été l'axe du chapitre. Quoi qu'il en soit, par la force de ses évocations et son érudition, ce chapitre fait partie de ceux qui sont particulièrement suggestifs et stimulants pour les lecteurs et lectrices.

Ceux/celles-ci auront plus loin la surprise de constater qu'un médecin français utilisait encore, à la fin du XIX^e siècle, la vieille théorie des humeurs, mais pas pour n'importe qui : « *Le caractère bilieux domine parmi les Arabes, ce qui les rend impétueux et irascibles* ». L'article de Christelle Taraud consacré aux « Virilités coloniales et post-coloniales » domine le panorama à cause de l'acuité théorique de sa lecture et de l'actualité du propos. On saluera l'ensemble des pages consacrées à la prostitution et particulièrement celles, poignantes, à la prostitution dans les maisons d'abattage des années 1970, seule sexualité autorisée pour « *les hommes de labeur* » qui renvoie les deux partenaires dans la même condition de l'oppression et du malheur.

Troublant est l'article de Bruno Nassim Abouddrar, « Exhibitionnisme : la virilité à nue », qui analyse les représentations du pénis dans les arts plastiques. Avec ses images de « *sexe épais* » rompant avec l'harmonie du corps académique dont on sait qu'il est sans organe, apparaissent des prépuces paysans ou prolétaires, des verges « *en massue* » ou « *en battant de cloche* » chez les délinquants, des marins endormis pantalon baissé, qui dessinent une anatomie politique au masculin et une sursexualisation insistante des corps des subalternes. Dommage, dans les commentaires de photos,

l'accusation de misandrie à l'encontre de la *Fillette* de Louise Bourgeois. Les femmes n'auraient-elles pas le droit de jouer artistiquement avec le pénis sans que leurs représentations soient accusées d'appartenir à « *des formes essentialistes et vindicatives du féminisme* » ?

De l'article consacré à « la virilité à l'écran », après des propos convenus sur les icônes hollywoodiennes masculines, on retiendra, originale et dérangeante, la lecture des héros de la Nouvelle vague en figures de l'anarchisme de droite, hussards cyniques, ténébreux et désespérés. Virilité mélancolique de Maurice Ronet ou virilité blessée de Humphrey Bogart et Clint Eastwood, puis de Batman, Antoine de Baecque récapitule sa thèse dans le dernier paragraphe : « *La virilité à l'écran, on ne le répétera jamais assez, est au contraire comme la mort au travail à l'intérieur du tissu social, une représentation collective projetée sur un corps modèle portant les stigmates de sa souffrance au nom de la communauté qui l'admire* ». On reste sceptique. Ce qui fait la séduction, le charisme d'un acteur à l'écran n'est-ce pas, en définitive, la force de son incarnation, ce qui fait qu'il est *unique*, irréductible à tout stéréotype ? Transfuge à sa classe, à son genre et participant de ce fait à la transformation-recréation de cette classe, de ce genre... (voir la présence de l'acteur chez Stanley Cavell et le cinéma comme

technologie de genre chez Teresa de Lauretis).

La virilité est-elle en crise ? On a plutôt le sentiment qu'elle se porte bien, ce que tend à confirmer l'article conclusif. « *La virilité est toujours et nécessairement en état de crise, et l'est chaque fois que la réalité de l'histoire vient contredire cet idéal de puissance niant l'impuissance, chaque fois que l'histoire réelle renferme des facteurs de déstabilisation de la puissance masculine que la virilité suppose, c'est-à-dire en permanence. La crise est donc endémique, et elle le demeurera* », écrit Jean-Jacques Courtine dans cet ultime chapitre consacré au muscle qui enfonce le clou une dernière fois : la virilité dont il aura été question tout au long est plutôt, si je puis dire, « bancal du côté cérébral ». L'homme viril est un corps, ascétique ou herculéen, peu importe, mais un corps. « *Mieux vaut un renoncement volontaire [à la virilité] qu'un deuil sans fin* » affirme la phrase conclusive. Renoncement à un fantasme de puissance présenté ici de façon plutôt naturalisée, ce qui fait la boucle avec l'introduction : pour l'homme viril « *renoncer à ses avantages* » serait un « *idéal impossible* ». Courtine rejoint ici George L. Mosse pour qui « *la question n'est pas de savoir si la virilité sera renversée, mais jusqu'où elle pliera* » (cité par Audouin-Rouzeau, p. 222). La virilité aurait donc encore de

beaux jours... Notamment la virilité des intellectuels, des savants, des bourgeois... Celle-ci sort de ce recueil indemne, non interrogée. En soi, c'est une donnée.

Pascale Molinier

Professeure de psychologie
Université Paris 13

Marylène Lieber, Janine Dahinden et Ellen Hertz (eds)
– *Cachez ce travail que je ne saurais voir. Ethnographies du travail du sexe*

(2010). Lausanne, Antipodes, 228 p.

Une introduction dense et vigoureuse, écrite non sans humour dans une langue parfaite, nous invite à lire neuf chapitres, dont chacun constitue une monographie sur les différents aspects du travail du sexe, ainsi qu'une synthèse finale, écrite par Paola Tabet. En fait les monographies qui constituent la matière empirique du livre portent, pour six d'entre elles, sur des prostituées. Dans deux cas celles-ci opèrent dans des milieux fermés, 'bordel' ou hôtel de prostitution (en Bolivie ou au Brésil), dans les six autres dans des milieux ouverts. Les trois autres monographies mettent en scène une *call-girl*, dont l'activité se déroule dans son appartement, des acteurs et actrices de films pornographiques ou des danseuses de cabaret.

L'introduction plaide pour que l'on considère ces activités, diverses et répétées, supposant la dénudation du corps, comme du travail, à partir du moment où

elles supposent une interaction à autrui sous forme de services divers, liés ou non à la sexualité. D'autre part, cette introduction prône la méthode ethnologique et l'observation participante comme véhicules permettant d'obtenir les données les plus fiables et approfondies sur ces métiers que la morale bourgeoise veut garder en dehors de la décence, donc de la normalité. Ces métiers à la fois humbles, décriés et objets de fantasmes, qui ont tant de mal à se faire reconnaître comme des dépenses d'énergies qui méritent paiement, c'est-à-dire un labeur. Une des raisons, soulignée plusieurs fois dans le livre, serait que ces travaux sont vus comme assimilés à une supposée nature féminine, faite d'enjolivement, de séduction et de passivité. La critique de ce stéréotype peut être, par exemple, lue dans le chapitre écrit par Pascale Absi, à partir de sa recherche sur les prostituées des mines boliviennes et des *verbatim* des propos de certaines d'entre elles.

Les monographies nous présentent des métiers et des lieux divers où ils sont exercés. Des mines boliviennes déjà citées aux salons feutrés d'une *call-girl* suisse à revenu confortable, aux « régulières » des bois parisiens de Vincennes ; des prostituées chinoises de Paris aux actrices et acteurs de films pornographiques et aux danseuses nues de cabarets, la palette des situations décrites et analysées est suffisam-

ment vaste pour donner beaucoup de densité aux propos d'introduction et de synthèse. Mais on doit aussi noter les temporalités différentes des narrations qui nous sont présentées : presque immobile et intemporel pour les tournages de films ou pour les relations de la *call-girl* avec ses clients, prenant un tour biographique pour conter l'histoire de l'immersion d'un-e chercheur-e dans les milieux de prostitution, ou l'itinéraire difficile des chinoises du nord, mal reçues par leurs compatriotes du sud arrivées avant elles, et trouvant des moyens de survie dans la seule transaction de passes tarifées. Une temporalité plus circulaire avec l'itinérance des danseuses et des travestis.

Dans beaucoup de chapitres on rencontre les différents éléments d'une rhétorique de la présentation de soi qui, comme l'avait suggéré Everett Hughes⁶, tournent autour de la satisfaction du client et le rôle social de ces travailleuses et travailleurs. Mais on rencontre aussi des justifications sur la nécessité de survie, comme dans le cas des Chinoises qui se sont confiées à Marylène Lieber et Florence Lévy. La rhétorique de présentation de soi avance le caractère de bien public des relations qu'elles entretiennent

⁶ Hughes Everett C. (2004). « Le Travail et le soi » et « Métiers modestes et professions prétentieuses ». In Hughes Everett C. *Le regard sociologique*. Paris, Éd. de l'EPHE.

avec le client, très majoritairement masculin, et la satisfaction de ses besoins ressentis qui varie du fait de vouloir considérer sa partenaire comme une poupée gonflable, à celui d'être au moins partiellement dominé par les transsexuelles étudiées par Loïse Haenni, ou avoir des relations romantiques avec elle, dans les dires des boliviennes, analysés par Pascale Absi, ou des brésiliennes étudiées par Marina Franca.

Les arguments plus abstraits et concernant l'ordre social portent à la fois sur le besoin d'une sexualité différente qu'éprouveraient les hommes et que les travailleurs et travailleuses du sexe leur offrirait sous forme fantasmée ou effective et la prise sur soi par ces travailleurs et travailleuses des parties cachées de la vie de nombre de nos concitoyen-ne-s. Rhétorique qui apparaît très clairement affichée par la *call-girl* à laquelle Alice Sala a servi de secrétaire et qui explicite de la façon la plus claire l'aspect multidimensionnel de la relation qu'elle entretient avec chacun de ses clients, puisque, comme l'énonce le titre de ce chapitre, elle passe plus de temps au téléphone avec eux que dans un lit.

Pour conclure, cet ouvrage nous semble ouvrir la voie à deux controverses scientifiques : la première est celle qui opposerait les partisan-e-s de l'abolition de la prostitution aux partisan-e-s, comme dans ce livre, d'analyser

les différentes formes de travail du sexe. À la lecture de cet ouvrage, il apparaît que cette controverse n'a pas lieu d'être puisqu'on peut très bien, en tant que chercheur-e, étudier ces pratiques et souhaiter, en tant que citoyen-ne, que les trafics dont les sujets d'étude sont les victimes, disparaissent. En effet, la neutralité axiologique du chercheur/de la chercheuse est nécessaire pour saisir sans montrer d'émotion la réalité cachée par un tabou et des stéréotypes, et ce livre montre que cet effort est possible et fructueux.

La seconde controverse est celle qu'a ouvert, en 2005, dans un manuel de sociologie du travail, l'article de Jackie West et Terry Austrin « Markets and Politics: Public and Private Relations in the Case of Prostitution »⁷. En effet d'entrée, ces deux auteures posent leur principale hypothèse selon laquelle « *la prostitution présente un cas spécial, mais loin d'être unique, permettant d'analyser le travail et l'emploi. C'est son exceptionnalité même qui permet d'illustrer un nombre important de règles plus générales sur ce que constitue le travail* » (p. 136). Le point de vue de ces deux auteures est semblable à celui qui vient d'être exprimé. En effet, West et Austrin, lorsque le

⁷ In Pettinger Lynne, Perry Jane, Taylor Rebecca, Glucksmann Miriam (2005). *A New Sociology of Work?* Oxford, Blackwell. À ma connaissance le premier manuel collectif de sociologie du travail édité uniquement par des femmes.

point de vue essentialiste est abandonné et la morale laissée un instant de côté, on se trouve devant le dilemme de réprimer la prostitution et mettre en danger l'autonomie ou la vie des prostitué.e-s ou de les considérer en tant que travailleuses et travailleurs ayant le droit de se coaliser et d'adhérer à un éventuel syndicat.

La comparaison avec d'autres secteurs d'activité, en partie l'offre d'autres types de service, se justifierait par le fait que, subjectivement, les travailleurs et travailleuses du sexe distinguent l'ordre professionnel et l'ordre privé, comme le montrent, dans *Cachez ce travail que je ne saurais voir*, les discussions autour de donner ou non un baiser au client. Elle se justifierait aussi par la proximité entre prostitution et services à la personne, de santé ou domestiques, ainsi que par une différence nette entre travailler pour son compte ou pour celui d'autrui, sous sa protection qui signifie contrôle et extorsion. Ce qui permet un parallèle avec la tendance du néo-capitalisme à payer de moins en moins les activités physiques des salarié.e-s et ainsi créer une plus-value d'autant plus importante que la paye est plus basse. Exploitation alors comparable à celle que le maquereau obtient de ses « *gagneuses* ».

Cette comparaison peut sembler osée, et les controverses impossibles à trancher. Mais son

existence même met en lumière tout l'intérêt qu'un public cultivé aurait à lire et étudier le livre coordonné par Marylène Lieber, Janine Dahinden et Ellen Hertz.

Pierre Tripier
Sociologue

Audrey Guiller et Nolwenn Weiler – *Le viol, un crime presque ordinaire*

(2011). Paris, Le Cherche midi « Documents », 180 p.

Dans le sillon des mobilisations féministes des années 1970, qui ont permis de dénoncer et de politiser les violences faites aux femmes, le viol a fait irruption dans l'espace public et donné lieu à une littérature relativement abondante, empruntant soit au témoignage⁸, soit à l'analyse scientifique. Il est devenu un objet de recherche en tant que tel, étudié dans des perspectives diverses : historique⁹ et sociologique¹⁰ notamment. La principale qualité de l'ouvrage *Le viol, un crime presque ordinaire*, co-écrit par deux journalistes, est de s'atteler à la question du viol sous des angles très variés, tout en étant accessible à différents types de lectorat, quel que soit son niveau de connaissance préalable sur la question. S'appuyant sur des témoignages, mais aussi sur

⁸ Par exemple : Thomas Éva (1986). *Le viol du silence*. Paris, Aubier.

⁹ Vigarello Georges (1998). *Histoire du viol, XVI^e-XX^e siècle*. Paris, Seuil.

¹⁰ Le Goaziou Véronique (2011). *Le viol, aspects sociologiques d'un crime*. Paris, La Documentation française.

des ouvrages aux approches variées (médicales, juridiques, sociologiques, etc.), il constitue à la fois une très bonne synthèse sur la question et une porte d'entrée pertinente pour les lecteurs et lectrices désireux de connaître le sujet.

Structuré en dix chapitres, ce livre suit un cheminement clair et pertinent. Il s'ouvre sur une description sociologique des victimes et des agresseurs, proposant des données quantitatives et qualitatives : Qui sont les victimes ? À combien sont-elles estimées ? Qui sont les agresseurs ? Quels liens existe-t-il entre eux et les victimes ? Ces éléments permettent à la fois de mettre en lumière la diversité des situations de viol et de remettre en question quelques idées reçues : notamment celle selon laquelle les violeurs seraient sur-représentés dans certaines catégories sociales ; l'ouvrage souligne aussi l'importance des viols intra-familiaux, surtout dans les cas de viols sur mineur.e.s. Le titre de l'ouvrage résume parfaitement l'une des ambitions des auteures : révéler le caractère non exceptionnel (par ses occurrences nombreuses, dans tous les milieux sociaux) de ce crime. Pour mieux faire comprendre le phénomène, Guiller et Weiler s'en réfèrent également à des notions de psychologie (telles que la sidération) qui permettent d'éclairer les réactions de certaines victimes ; elles dépeignent aussi les possibles

conséquences (psychologiques et sociales) d'un tel événement sur la vie des victimes.

Dans un second temps, l'ouvrage met en évidence les obstacles sociaux à une plus large dénonciation des viols, ainsi que le traitement médiatique qui tend en général à freiner la connaissance du phénomène, en le reléguant au rang de fait divers. Les deux journalistes proposent une lecture fine des causes variées qui permettent d'expliquer le traitement biaisé des viols dans les médias : les caractéristiques actuelles du métier (telles que la recherche du sensationnalisme, ou la difficulté d'accéder à la parole des victimes au vu des contraintes de temps dans l'exercice de cette profession), mais aussi la focalisation sur les seuls viols faisant l'objet de procès aux assises et l'impossibilité d'assister aux procès à huis clos qui confèrent un caractère partiel et déformant à l'information journalistique. Si le traitement médiatique des 'tournantes' a dépassé le statut de fait divers pour être analysé comme un fait social, la focalisation sur ce seul type de viol n'a fait que renforcer certaines idées reçues sur les auteurs.

Les chapitres suivants sont consacrés à la manière dont les institutions et leurs agents prennent en compte et en charge les viols, essentiellement du côté des victimes. Les auteures s'intéressent tant aux expériences – plutôt isolées – de réussite institution-

nelle (telles le bureau d'un commissariat parisien spécialisé dans les affaires de viol de femmes majeures), qu'aux insuffisances institutionnelles, voire à leurs (graves) dysfonctionnements en la matière. Le parcours des victimes peut s'apparenter à celui d'une combattante : le manque de formation des personnels de police, mais aussi du personnel médical et judiciaire, les carences budgétaires de la justice française occasionnant des délais de traitement des affaires très longs, les aléas ou négligences organisationnels (dans les unités médico-judiciaires des hôpitaux, dans la police) sont autant d'éléments qui peuvent transformer le dépôt de plainte, les examens médicaux et le procès en épreuves supplémentaires pour la victime après le traumatisme du viol. La possibilité d'une prise en charge psychologique et thérapeutique, encore insuffisante, peut également s'avérer ambiguë. Les différents problèmes relatifs au traitement judiciaire des viols font l'objet d'un chapitre entier : la déqualification et la correctionnalisation des viols, l'importance du nombre de non-lieux et de dossiers classés sans suite, la surreprésentation des hommes des milieux populaires aux assises dans les procès pour viol ainsi que les difficultés de constitution des preuves et les résistances des magistrats sont évoquées. On peut saluer, ici, la volonté des auteurs d'analyser l'environne-

ment institutionnel dans sa quasi intégralité, en mettant en avant les carences structurelles des institutions, mais aussi les initiatives qui prouvent que les pouvoirs publics peuvent contribuer activement à soulager les victimes. Ces analyses fournissent des pistes intéressantes pour envisager de meilleures politiques publiques en matière de prise en charge des victimes. L'ouvrage offre également un éclairage sur la prise en charge des auteurs, sous ses différents aspects (punitifs, de soin et éducatifs) et pointe le manque de moyens en France en la matière.

Est ensuite abordée la question des 'coûts' multiples du viol. Au niveau humain, outre ses diverses conséquences sur les victimes (largement analysées en début d'ouvrage), il est source de difficultés non négligeables pour les professionnel-le-s confronté-e-s à leur prise en charge. Il structure également une forte peur dans l'espace public pour de nombreuses femmes. Au niveau financier, il entraîne de très nombreux frais, pour les victimes, d'abord, mais aussi pour la collectivité. L'ouvrage met finalement en lumière l'inscription du viol dans des rapports sociaux de sexe inégalitaires et les représentations genrées qui alimentent les inégalités, dans le domaine de la sexualité notamment. Parce qu'elles sont fondamentales, ces analyses auraient mérité d'être traitées plus tôt dans l'ouvrage.

Celui-ci se termine en proposant des pistes de réflexion pour l'action, impliquant les femmes et les hommes, en mettant à mal le cliché d'une guerre des sexes souvent utilisé pour disqualifier les mobilisations féministes contre le viol.

Cet ouvrage constitue donc une synthèse de qualité. On peut tout de même regretter l'évocation très lapidaire des politiques publiques en la matière – certes récentes, mais qui tendent à se développer, notamment sous l'impulsion des organisations internationales. Mais trois grands mérites valent d'être particulièrement soulignés : les auteures proposent une démarche qui articule la mise en évidence des problèmes et la mise en avant systématique de solutions pour y remédier (par exemple en faisant référence à des expériences étrangères en la matière, ou en évoquant les réussites, institutionnelles notamment, qui existent déjà). En outre, la démarche consistant à donner la parole à des spécialistes de cette question ainsi qu'à des victimes et à leurs proches, aboutit à un ouvrage vivant où le problème traité est incarné. Enfin, les deux journalistes rendent compte de manière convaincante de la diversité des acteurs impliqués – à des degrés certes très divers : en s'intéressant tant aux associations féministes mobilisées contre ce crime et investies dans l'aide aux victimes, qu'aux professionnel·le·s les

accompagnant, aux médias et aux individu·e·s participant à la (dé)construction des rapports de genre inégalitaires, les auteures éclairent le caractère multi-dimensionnel du viol, ainsi que la pluralité de ses causes et des enjeux qui y sont attachés.

Gwenaëlle Perrier

Post-doctorante au Centre de Recherche sur l'Action Locale (CERAL)
Université de Paris 13 – Villetaneuse

Xavier Dunezat et Roland Pfefferkorn (eds) – « Articuler les rapports sociaux : classes, sexes, races »

(2011). *Raison présente*, n° 178, 2^e trimestre, 144 p.

Ce n'est que récemment que l'enchevêtrement des rapports sociaux a été pris au sérieux dans le monde de la recherche hexagonale. En termes théoriques et méthodologiques, il s'agit encore d'un champ à défricher. Ce numéro de *Raison présente* participe à ces débats autour de l'articulation des différents rapports sociaux – classe, sexe, racisation, génération. Nous retrouvons ici l'héritage des théories féministes sur la dénaturalisation des catégories de sexe et de 'race', comprises comme des productions sociales. Par exemple, une personne racisée « *est prise dans un rapport social asymétrique et placée dans une position subordonnée* »¹¹. Depuis maintenant

¹¹ Falquet Jules, Lada Emmanuelle, Rabaud Aude (2006). « (Ré)articulation des rapports sociaux de sexe, classe et 'race' ». *Cahiers du CEDREF*, p. 8.

plus de deux décennies, les études féministes articulent les rapports de sexe (ou le genre) avec ceux de classe (en France, dès la fin des années 1970) ou de 'race' (aux États-Unis, à partir des années 1980). Le féminisme matérialiste français s'attache à articuler principalement rapports sociaux de sexe et rapports sociaux de classe¹².

Ce volume comprend neuf articles qui mêlent approches théoriques et enquêtes de terrain. Il s'inscrit dans une sociologie des rapports sociaux et rend compte à la fois de la portée et de la complexité de l'articulation des différentes dimensions de genre, de classe et de 'race'. Il est introduit par Xavier Dunezat et Roland Pfefferkorn qui expliquent que « *la sociologie des rapports sociaux redonne du sens aux catégories* en les rapportant aux deux dynamiques qui fondent la catégorisation : celle de la domination et celle de la résistance » (souligné par les auteurs, p. 4). En s'appuyant sur la définition proposée par Danièle Kergoat, ils considèrent qu'« *un rapport social est une tension qui traverse la société et érige certains phénomènes sociaux en enjeux autour desquels se constituent des groupes sociaux aux intérêts antagoniques* ». D'autre part, ils notent que « la problématique de

l'articulation des rapports sociaux donne du sens à l'hétérogénéité (intracatégorielle) qui semble défaire les catégories parce qu'elle part de l'idée que *le social n'est pas le produit d'un seul rapport de domination mais de plusieurs* » (souligné par les auteurs, p. 4). Les trois contributions suivantes discutent de l'articulation – ou de la consubstantialité – de ces rapports, avec des approches certes distinctes mais proches. Elles apportent des éclairages quant à la définition du concept de rapport social compris comme une relation antagonique, reposant sur un principe de division et de hiérarchisation et attirent l'attention sur son caractère coextensif. Notons au passage que les outils conceptuels exposés trouvent leur origine dans des travaux empiriques (enquête sur la grève des infirmières chez Danièle Kergoat, sur les inégalités produites par le système capitaliste chez Alain Bihl ou encore sur l'action militante de Saul Alinsky décrite par Daniel Zamora). Les cinq autres contributions prolongent la démarche en examinant les aspects multidimensionnels des rapports sociaux au travers de pratiques observées sur des terrains précis, tout en abordant la conceptualisation de la sociologie des rapports sociaux.

Le fil directeur de cette lecture est le croisement des rapports sociaux comme clé de compréhension. On nous amène notamment à penser le travail, ses évolutions,

¹² Autour de l'articulation racisme et sexisme, voir notamment le numéro de *Nouvelles questions féministes* (2006). « Sexisme et racisme : le cas français », vol. 25, n° 1.

ses divisions et la répartition des tâches (dans le monde agricole pour Philippe Cardon, dans la hiérarchisation du 'sale boulot' de nettoyage en Suisse chez Natalie Benelli). Il en est de même dans le secteur des politiques publiques et institutionnelles (cas des animateurs socioculturels chez Aude Rabaud, ou du ressentiment collectif éprouvé par des techniciennes de l'Assurance maladie chez Sacha Leduc). L'action collective est également réinterrogée (notamment autour de la fabrication du statut des sans-papiers et de la division du travail militant dans l'article de Xavier Dunezat).

Ces différents travaux convainquent de la nécessité d'aller au-delà de l'analyse d'un seul rapport social car il ne suffit pas pour rendre compte de la complexité du monde social. Il s'avère donc nécessaire de saisir les différents rapports sociaux en évitant d'additionner simplement des catégories juxtaposées car l'expérience simultanée de différents types de catégorisation et d'oppression crée des positions et des conditions particulières. Le résultat est un paradigme multidimensionnel dans lequel différents rapports sociaux agissent de façon interdépendante. La réflexion menée sous le prisme des rapports sociaux rappelle que les pratiques sont marquées par la classe, le genre et la 'race'. Il s'agit donc dès lors d'éclairer les

instances où ces rapports et leurs imbrications se manifestent et d'expliquer comment ils se reproduisent, peuvent parfois être objet de réappropriation par les individu-e-s, sont contournés, voire subvertis.

Les différents rapports sociaux sont plus perceptibles et intelligibles dans certaines conjonctures. Il est ainsi possible de constater que des individus appartenant à une classe sociale particulière sont aussi racisés et sexués. Plusieurs auteur-e-s insistent sur l'influence maintes fois déterminante de la classe sociale sur les trajectoires professionnelles, la fabrication des hiérarchies militantes, les parcours collectifs et individuels des immigré-e-s et de leurs descendant-e-s ou la mise en œuvre de politiques publiques et institutionnelles. Il en est de même pour le sexe et la 'race'. Chacun de ces rapports existe simultanément, tout en coproduisant les autres. Que l'on soit homme ou femme, appartenant à une classe sociale déterminée et à un groupe racisé ou non, les expériences vécues ne seront pas identiques. Par exemple, c'est en analysant l'organisation et la précarisation du travail que deviennent visibles des logiques sexuées et des mécanismes de racisation, tous deux répondant également à des principes de hiérarchisation et de différenciation. Comme l'illustre l'étude du nettoyage en Suisse de Benelli,

« chaque configuration donn[e] lieu à une réalité professionnelle spécifique ».

Si la contextualisation des rapports sociaux est un des points forts du volume, on aurait néanmoins souhaité davantage d'éléments portant sur les méthodes d'observation pour aborder et saisir la multidimensionalité de ces questions sur un terrain de recherche. Une piste émerge cependant : celle de l'observation rigoureuse et continue des pratiques.

Les coordinateurs notent en introduction que dans les textes proposés « deux rapports sociaux tendent à prendre le dessus sur le troisième » : les rapports de classe et de sexe. C'est l'effet de l'universalisme prégnant en France qui a longtemps empêché de voir les inégalités de 'race'. Trois contributions discutent la question de la prédominance de tel ou tel rapport social. Certains rapports, selon leur contexte et leur conjoncture, seraient-ils plus structurants que d'autres ? Le rapport de classe est parfois abordé implicitement quand une situation ou un milieu précaire sont analysés. Ce qui laisse à penser qu'une manière d'appréhender la multidimensionnalité serait de prendre une catégorie construite dans un des rapports sociaux et d'analyser par la suite l'entrecroisement des autres rapports dans cette catégorie donnée.

Ce numéro de *Raison présente* apporte un regard à la fois distan-

cié et immergé sur l'articulation des rapports sociaux. Il ne nous est pas possible de revenir sur chacune des contributions, mais force est de constater qu'elles viennent renforcer cette posture analytique. Il s'agit d'une lecture fructueuse pour ceux et celles qui cherchent à aborder les enjeux théoriques, politiques et méthodologiques de l'articulation des rapports sociaux. En effet, ce volume permet de rendre visible l'aspect multidimensionnel de la réalité sociale. Il invite à l'émergence de nouvelles recherches axées sur une sociologie des rapports sociaux qui permettront progressivement d'affiner cette approche.

Y. Marcela Garcia

Doctorante en sociologie,
Université de Strasbourg,
Cultures et Sociétés en Europe

**Natacha Borgeaud-Garciandía -
*Dans les failles de la domination***

(2009). Paris, PUF « Souffrance et théorie », 169 p.

Cet ouvrage, tiré d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université Paris 1¹³, interroge sur une base empirique les rapports qui

¹³ Natacha Borgeaud-Garciandía, *Les sujets du labeur. Travail à l'usine, travail de soi et subjectivité des ouvrières et ouvriers des maquilas du Nicaragua*. Thèse de doctorat sous la direction de Bruno Lautier, Université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne, 2008, publiée et diffusée par l'Atelier national de reproduction des thèses de Lille. Voir aussi son article « De l'usine à l'intime. Mise au travail par la maquila et vies d'ouvrières ». *Les mondes du travail*, n° 11, février 2012.

s'établissent entre la domination multiforme exercée par le travail, dans des conditions extrêmes, et les subjectivités des travailleurs et travailleuses qui y sont confronté·e·s. La réflexion théorique proposée par l'auteure prend appui sur des entretiens réalisés en 2002 et 2004 avec des ouvrières et des ouvriers de l'industrie de la sous-traitance textile au Nicaragua, les *maquilas* ou *maquiladoras*, qui produisent tous types de vêtements aussitôt exportés aux États-Unis vers les firmes leur ayant passé commande. L'ouvrage est découpé en quatre grandes parties. Le premier chapitre présente le contexte de travail dans les *maquilas*. Le deuxième, peut-être le plus original, montre que la domination « *n'annule ni la production subjective ni la revendication subjective de soi* » (p. 50-51). Le troisième chapitre interroge la dialectique incertaine entre domination et soumission, notamment dans un contexte de chômage ou de sous-emploi. Enfin le dernier chapitre pose la question du politique, et plus précisément de la liberté et des résistances de celles et ceux qui sont en position subalterne dans les rapports sociaux.

Dans ces entreprises, les ouvrières sont largement majoritaires : elles représentent plus des deux tiers de la main-d'œuvre et elles sont (presque) toutes mères et responsables de leur famille. La *maquila* structure l'existence

de ces femmes, y compris leur vie familiale, et détermine les stratégies adoptées pour tenir et résister. Elles vivent avec la peur latente de perdre leur emploi et de sombrer à nouveau dans la misère qu'elles ont connue avant d'être embauchées. Les conditions de travail et de mise au travail, en particulier l'insécurité constante qui s'en dégage, sont profondément éprouvantes. Bien que s'agissant d'emplois 'formels', ceux-ci sont précaires, la menace de renvoi et les démissions sont monnaie courante. À la dureté des conditions physiques de travail s'ajoute un sentiment constant de menace et de peur. Pour préserver leurs emplois, mais aussi pour obtenir un salaire au rendement correct (assorti de primes et de bonus), les travailleurs et travailleuses doivent effectuer de nombreuses heures supplémentaires, imposées en fonction des aléas des commandes.

En raison de la dureté et de la précarité du travail, la domination peut sembler totale. En s'appuyant sur les « *voix ouvrières* » qu'elle a recueillies, Natacha Borgeaud-Garciandía déplace la problématique de la domination vers « *la relation que le sujet entretient avec elle* » (p. 12). Elle s'écarte à la fois de l'approche bourdieusienne qui cible « *l'intériorisation de la domination par les dominés qui, méconnaissant leur propre subordination, la perpétuent* » (p. 12) et de l'hypothèse opposée, celle de la

« parfaite lucidité des acteurs sociaux » (p. 13). Ce qui l'intéresse, c'est le décalage qui s'interpose entre la domination et le récit subjectif qui en est fait, ou pour le dire autrement, le « *'jeu' entre la domination qui s'impose et le récit de son vécu subjectif* » (p. 15). La domination qui s'exerce ne correspond pas exactement à la domination subie et la vie vécue ne peut pas davantage être totalement réduite à celle-ci.

L'intérêt du livre est d'apporter la démonstration, à partir d'un terrain extrême, que la domination n'est jamais absolue. La vie ordinaire, avec ses activités quotidiennes, ses préoccupations et ses soucis, produit en permanence des « *continuels dérivatifs* » (p. 62) qui permettent aux sujets travailleurs de filtrer les contraintes qui s'exercent afin de pouvoir être soi, ne serait-ce que de manière fragmentaire. C'est comme si on avait affaire, d'un côté, à un déni de la réalité (qui aide à tenir et à résister à la soumission) et, de l'autre, une lucidité qui affirme le refus de la condition de soumis et d'exploité, l'obstiné désir d'être libre. Cette « *part d'insoumission* » s'explique par le fait que « *les sujets doivent vivre chaque jour, et ils ne peuvent vivre complètement dominés* » (p. 44). Les sujets travailleurs restent actifs dans la mesure où ils « *jouent* » avec la domination, ils la déplacent ou cherchent à s'en dégager, bref, sans cesse ils la

« *travaillent* ». Même particulièrement contraints, les travailleurs et travailleuses recherchent en permanence, un peu grâce à la force ordinaire de la vie, des marges d'autonomie qui permettent de « *se préserver en tant que sujet* » (p. 63). Les conditions générales d'existence peuvent être très dures, mais il est nécessaire pour ces ouvrières de « *préserver une image acceptable de soi* » (p. 64). Et paradoxalement, c'est encore le travail malgré sa dureté qui va contribuer au « *processus de constitution de soi* » (p. 67). Il est central dans le « *processus de production quotidienne des sujets qui en dépendent* » (p. 67), notamment parce que ses contraintes sont, malgré tout, structurantes, car « *elles structurent le désir* » (p. 72).

Dans la démonstration proposée par la sociologue, la relation d'enquête est centrale. Au cours de l'interaction, « *le sujet élabore un discours par lequel il cherche à se montrer comme étant un sujet globalement rationnel dont les attitudes et les manières peuvent être comprises* » (p. 73) par le/la chercheur-e. Mais en même temps, il doit aussi « *être rationnel à ses propres yeux* », par rapport à ses valeurs et ses principes moraux. Il doit se percevoir comme « *agissant de manière subjectivement cohérente et rationnelle dans le contexte vécu* » (p. 74). Les situations d'entretien et les attitudes des enquêté-e-s montrent à loisir que le sujet a

besoin de l'autre, du regard posé par l'enquêtrice, qui est loin d'être accessoire : il est « *nécessaire à la reconnaissance et à l'affirmation de soi* ».

L'intérêt de ce travail est de montrer dans le détail à quel point les sujets travailleurs se produisent comme sujets « *avec et contre la domination* ». Ils veulent vivre « *malgré cette domination* » (p. 88). Les contraintes pesant sur ces hommes et ces femmes travaillant dans les *maquilas* sont particulièrement lourdes. Ces travailleuses (et ces travailleurs) vivent dans une instabilité de la situation de travail et de vie et une incertitude permanente. La peur de perdre son emploi est à même d'expliquer « *l'opiniâtre volonté de servir* » (La Boétie) (p. 99). Cette peur « *infiltré – 'lubrifié' – les rouages de cette architecture et isole le travailleur. La peur apparaît comme un élément central de la relation domination-servitude* » (p. 98). Mais en dépit de tout, le sujet se bat pour une part d'autonomie. « *La liberté ne vient pas de la domination mais du sujet qui émerge, d'un sujet politiquement intempestif.* » (p. 154). « [La liberté] *est le caractère de potentialité du sujet qui n'est ni achevé ni fixé.* » (p. 154). En somme le travail n'est pas seulement le vecteur de la domination qui s'exercerait sur les ouvriers et ouvrières de manière implacable. Il est aussi le moyen qui peut leur permettre de se construire comme

sujet, d'accéder à une part d'autonomie et de « *pouvoir être soi-même* » (p. 130). Ce livre montre à partir d'un corpus convaincant que la domination, même dans un contexte extrême, n'est jamais absolue¹⁴. Ce qu'il souligne aussi avec force, c'est le rapport qui relie les sujets et la domination et la part d'imprévisible qui explique finalement l'indétermination et la potentialité de ces sujets de l'« *entre-deux* » ni totalement dominés, ni entièrement libres.

Roland Pfefferkorn

Professeur de sociologie,
Université de Strasbourg,
Cultures et Sociétés en Europe

**Catherine Delcroix (ed) –
*Éducation(s) et réseaux de
sociabilité. Parcours de jeunes
en difficulté***

(2010). Paris, Petra, 324 p.

Ce livre collectif, organisé, développé et conclu par Catherine Delcroix, avec une introduction d'Élisabeth Callu et Annick Joubert, est le compte rendu réfléchi d'une recherche-action dont le sujet est ce que l'on appelle communément le traitement des adolescents difficiles ou adolescents en crise. Adolescents que, pour éviter tout psychologisme et effet de stigmatisation, les auteur-e-s préfèrent qualifier de « *jeunes en grande difficulté* ».

¹⁴ De même, faut-il le préciser, les sujets dominés sont très éloignés des acteurs collectifs mythiques en permanence prêts à « passer à l'action ».

Il s'agit d'une recherche-action dans la mesure où le but de l'équipe de chercheur-e-s n'était pas seulement de porter un diagnostic sur la situation de ces jeunes, mais d'utiliser celui-ci pour éclairer l'action des acteurs institutionnels ou familiaux de leur entourage, de façon à rendre leur action à tous plus pertinente, mieux cadrée et plus efficace.

La méthode suivie fut celle du recueil d'histoires de vie, non seulement des jeunes en question, signalés pour la plupart par les services de protection de la jeunesse (PJJ), mais également le cheminement de leur entourage, la « grappe généalogique » qui peut monter à deux ou trois générations. Le groupe de pairs, les agents institutionnels qui prennent partiellement les jeunes en difficulté en charge furent aussi interrogés et leurs parcours de vie, enregistrés. Le postulat, fondé sur les recherches antérieures de Catherine Delcroix, étant que l'amorce de la solution au problème consiste à trouver et valoriser une ou des 'personnes ressource', un autrui structurant, qui aide le jeune de milieu défavorisé à trouver un chemin, personnel et collectif, qui l'éloigne de la zone de risque. Mais dans ce cas-ci, s'appuyant sur des souvenirs d'anciens « *jeunes en grande difficulté* », l'équipe met en relief les vertus de ce qu'elle appelle la « *coéducation* », c'est-à-dire, de la part des autorités judiciaires de prévention de la

jeunesse, le fait de « *tenir compte de la réalité de la dynamique de leurs relations familiales, ou des ressources offertes par leur réseau de sociabilité* » (p. 282). La coéducation consistant donc, pour les institutions, à sortir du nombrilisme qui les conduit à trouver des solutions à l'intérieur de leurs frontières et à l'aide de leurs seuls dispositifs, pour leur faire prendre conscience que c'est dans la collaboration, non seulement avec d'autres institutions, mais aussi avec les familles et les groupes de pairs, que se trouvent des solutions aux problèmes posés.

Les recherches antérieures sur ce même sujet avaient démontré, d'une part, que les parents de ces adolescents ne sont jamais démissionnaires, comme les politiciens aiment à les stigmatiser, mais peuvent avoir conscience d'être en décalage vis-à-vis de leurs enfants, selon le phénomène analysé autrefois par Margaret Mead dans un livre au titre évocateur, *Le fossé des générations*¹⁵ : leurs repères sont ceux d'un monde en rapide disparition, alors que ceux de leurs enfants sont ceux d'un monde en devenir. D'autre part, ces recherches démontraient que les actions bienveillantes des acteurs institutionnels peuvent avoir un effet inverse de celui recherché : loin de permettre l'exercice, par l'adolescent, de sa liberté et l'aider à assumer sa res-

¹⁵ Traduction française, Paris, Denoël-Gonthier, 1971.

ponsabilité, elles peuvent aider à le stigmatiser et le rendre victime d'une servitude volontaire.

Dès lors, la tactique déployée par l'équipe de recherche consista, d'une part, à contextualiser la situation de chaque jeune (par la connaissance des histoires de vie de son entourage et de lui-même) et, d'autre part, à lui faire découvrir un autrui structurant. Tactique permettant de pallier ces deux raisons de la mise en danger de soi que sont le décalage parental : a) le décalage chez les parents entre leur vision de la société et ce qu'elle est devenue et b) leur passivité face aux institutions.

Pour démontrer la possibilité de la démarche et illustrer son efficacité, le livre est découpé en chapitres qui privilégient, chacun, une partie de l'entourage et de la recherche de 'personnes ressource' : réseaux familiaux, réseaux de pairs, associations d'insertion réticulaires, tissus religieux, maillages de scolarisation. Ces chapitres monographiques du livre, qui trouvent leur synthèse dans l'introduction et la conclusion, sont faciles à lire et instructifs puisque construits selon

le même schéma : morphologie de la situation et des acteurs, politique suivie, coopération avec d'autres instances, résultats.

À juste raison, la conclusion insiste sur la difficulté mais aussi les vertus de la méthode. Et, s'appuyant sur les histoires de vie des jeunes ayant réussi à se structurer et à entrer dans le monde adulte, l'ouvrage s'adresse aux institutions pour qu'elles appliquent à leur tour une politique de coéducation, par la recherche d'une connaissance située et approfondie de l'entourage des jeunes dont ils ont la charge.

Ce livre incite à croire dans la possibilité et l'efficacité de la sociologie appliquée pour améliorer en la contextualisant ce que l'on appelle solennellement l'action publique, trop impersonnelle et dont l'universalité est souvent celle des couches moyennes et supérieures. Par contre ce type de résultats peut, comme d'habitude, prêter le flanc aux critiques positivistes : n'y a-t-il eu aucun échec ? Quel est le rapport coût supplémentaire-réussite de ce genre d'action située ? Etc.

Pierre Tripier
Sociologue